



Revue des études slaves

LXXXVIII-3 | 2017
Varia

Irina REYFMAN, *How Russia Learned to Write : Literature and the Imperial Table of Ranks*

Madison, University of Wisconsin Press, 2016, 237 pages

Andreas Schönle



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/1257>

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2017

Pagination : 608-610

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Andreas Schönle, « Irina REYFMAN, *How Russia Learned to Write : Literature and the Imperial Table of Ranks* », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXVIII-3 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 16 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/res/1257>

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2019.

Revue des études slaves

Irina REYFMAN, *How Russia Learned to Write : Literature and the Imperial Table of Ranks*

Madison, University of Wisconsin Press, 2016, 237 pages

Andreas Schönle

RÉFÉRENCE

Irina REYFMAN, *How Russia Learned to Write : Literature and the Imperial Table of Ranks*, Madison, University of Wisconsin Press, 2016, 237 p., ISBN 978-0-29930-830-8

- 1 Pierre le Grand promulgua sa fameuse *Table des rangs* en 1722. Dès lors, et jusqu'à la révolution de 1917, les hiérarchies civile, militaire et de la cour dans la vie publique russe étaient organisées en quatorze rangs que les sujets des tsars se devaient d'escalader. Certes, l'obligation de servir fut abolie en 1761, mais une carrière officielle continua néanmoins d'assurer le meilleur moyen d'accéder au prestige social et à un revenu stable, ainsi que, en fin de parcours, à une pension étatique.
- 2 Les écrivains ne faisaient pas figure d'exception, dès lors que ce n'est qu'à partir des années 1830 que la professionnalisation de leur métier commença à se mettre en place, et, dans un premier temps, uniquement pour les auteurs qui visaient un lecteur populaire. Comment donc les écrivains russes ont-ils combiné une carrière publique avec leurs activités littéraires et comment cette double vie se manifeste-t-elle dans leurs œuvres ?
- 3 Ce sont les questions principales qu'Irina Reyfman se propose d'examiner dans ce nouvel ouvrage. Son propos s'étend de Sumarokov à Fet, donc du milieu du dix-huitième siècle jusqu'aux années 1880. Elle aborde de nombreux auteurs, connus et moins connus, tout en consacrant une attention particulière à Puškin, Gogol' et Dostoievskij. Sa méthode consiste tout d'abord à reconstituer la biographie « de service » de ces auteurs, qu'elle soit militaire ou civile, avant d'examiner comment leurs œuvres ont traité des questions

de carrière, de rang et de statut, en prose ou en vers. Négocier entre les impératifs d'une carrière officielle et ceux d'une ambition littéraire n'était pas chose aisée dans un contexte où les droits d'auteur n'étaient pas protégés, la censure était vigilante, et le prestige intellectuel de l'écrivain n'était pas encore reconnu. La noblesse russe s'appropriera la vocation littéraire vers le milieu du dix-huitième, une mission qu'elle monopolisa pour un siècle au moins. Pour elle, il y avait aussi des questions identitaires à résoudre : un noble peut-il être à l'appât du gain financier à travers ses écrits ? Comment réconcilier l'idéal horatien d'une retraite consacrée à l'écriture dans sa maison de campagne avec les exigences du service ? Et surtout comment affirmer l'indépendance morale et politique de l'écrivain, quand le statut de serviteur public, dont le rang social et le revenu dépendent, contraint à la soumission et au loyalisme, sans parler de la participation aux structures de patronage ?

- 4 Les grandes lignes qui émergent de cette étude sont les suivantes. Malgré la diversité des carrières et des attitudes, dans l'ensemble la *Table des rangs* et le prestige associé à un statut social élevé continuent à exercer un certain pouvoir sur les auteurs, et cela jusqu'à la seconde moitié du dix-neuvième siècle. La critique littéraire a souvent méconnu à quel point l'obligation morale de se vouer au service de la monarchie, et la reconnaissance publique manifestée par l'octroi d'un rang élevé, continuèrent à influencer les comportements et désirs des écrivains. Reyfman propose même une argumentation plus spécifique : cette obligation morale de servir, qui marquait la noblesse russe, prépara le terrain pour la propagation du mythe de l'écrivain comme conscience morale et spirituelle de la nation, dont on sait qu'il émerge dans la vie littéraire à partir des années 1840. On assiste donc à un glissement progressif par lequel une fonction publique précise est remplacée par une autre. Du point de vue littéraire, il convient aussi de constater l'importance consacrée à la *Table des rangs* et aux questions de statut bureaucratique dans les œuvres littéraires. Là aussi, on assiste à la création d'une mythologie, qui parfois se basait sur une déformation de la réalité sociale. L'A. montre, par exemple, comment Gogol ' créa le topos du « conseiller titulaire », le neuvième rang de la hiérarchie, qui conférait le statut de noblesse personnelle, mais non héréditaire. Dans l'univers gogolien, ce rang est occupé par des ignares et des incompetents, tels Popriščin ou Akakij Akakievič Bašmačkin, alors qu'en réalité, pour y accéder, il fallait passer par cinq promotions. Les responsabilités professionnelles qu'assume Akakij Akakievič, à savoir copier des documents à la main, correspondaient tout au plus au quatorzième rang. Reyfman ne propose pas d'interprétation spécifique de cette déformation typiquement gogolienne, mais elle poursuit la trajectoire littéraire de ce topos, notamment chez Dostoievskij qui lui aussi, en réponse à Gogol', s'intéressa vivement aux tribulations des conseillers titulaires.
- 5 Le chapitre le plus passionnant de cet ouvrage est incontestable celui consacré à Puškin. On y découvre un auteur extrêmement sensible aux différences de statut et de rang, un auteur dont on oublie souvent qu'il était engagé dans une carrière civile durant les années 1817-1824 et 1831-1837. Cette carrière démarra en fanfare, avec une nomination au dixième rang à la sortie même du Lycée, malgré un classement médiocre aux examens finaux (quatorzième sur dix-sept). Mais par la suite, pour des raisons à la fois personnelles et politiques, elle fut entravée à plusieurs reprises, de sorte que Puškin se sentait souvent humilié par son parcours médiocre. Reyfman remet en cause certains truismes des biographes de Puškin, suggérant notamment que celui-ci aurait pris ses responsabilités de service plus au sérieux qu'on le disait. Elle souligne en particulier qu'initialement le poète servait au Collège des affaires étrangères sous la direction du

comte Capo d'Istria et donc aurait participé au projet de modernisation de celui-ci. Ainsi le départ de Saint-Pétersbourg pour le sud en 1820 aurait initialement été une commutation administrative temporaire, plutôt qu'un exil proprement dit. Mieux connus sont les événements liés à la nomination de Puškin comme « gentilhomme de la chambre » en 1833, que Puškin perçut comme un affront personnel dû à son âge incompatible avec cette fonction. Mais là encore l'A. rappelle des faits importants, notamment que le titre de gentilhomme de la chambre rassemblait des individus de rangs et d'âges variés et que Puškin n'avait nulle raison de se formaliser. On retiendra donc que les démêlés du poète avec les autorités sur les questions de service reflètent non seulement son tempérament de tête chaude, mais aussi l'importance qu'il octroyait aux questions de rang et de carrière. Reyfman ne mentionne d'ailleurs pas qu'il avait aussi fait une demande de rejoindre l'armée en 1828 pendant la guerre contre l'Empire ottoman. Une participation à ce conflit aurait représenté une manière noble de servir la monarchie, en même temps qu'une occasion de monter en grade. Nicolas Ier préféra rejeter les services militaires du poète.

- 6 Cette sensibilité aux questions de statut explique pourquoi la *Table des rangs* offre une grille de lecture des œuvres de Puškin extrêmement révélatrice. Reyfman se penche en particulier sur les œuvres en prose et montre à quel point les questions de rang se transforment en enjeux psychologiques. On regrettera peut-être qu'elle donne parfois dans la psychologie populaire, par exemple lorsqu'elle avance que dans la nouvelle « Le coup de pistolet » Puškin s'identifierait simultanément à trois des protagonistes : Silvio, le comte, et le narrateur. Il aurait suffi de constater avec quelle précision, malgré son style laconique, Puškin met en évidence les dimensions morale et psychologique de la quête du prestige social et la défense de l'honneur.
- 7 Cette étude pêche peut-être par son ambition encyclopédique. Elle traite de nombreux auteurs, sans toujours formuler de conclusions précises, et la reconstruction de toutes ces biographies de service se fait parfois aux dépens d'une analyse plus poussée des tensions et même contradictions qui marquaient la vie quotidienne de ces auteurs. Certes la littérature peut se faire l'expression de ces problèmes, mais on aurait aussi pu tenir compte des ego-documents pour cerner au plus près les enjeux existentiels de cette problématique. Le contexte historique est aussi présenté d'une manière simplifiée. La *Table des rangs* traversa de nombreuses révisions et son application était assujettie au fiat administratif. Entre éducation, durée de service et mérite, elle se basait sur des paramètres qui pouvaient se contredire et ainsi permettre des pratiques très divergentes. Ceci aussi contribua à créer un flou qui ne pouvait qu'exacerber l'anxiété des acteurs sociaux, y compris les écrivains. On aurait pu donner un meilleur aperçu du fonctionnement historique de ce système bureaucratique. Ceci dit, le mérite indéniable de cet ouvrage est de diriger l'attention du lecteur sur un aspect fondamental de la vie des auteurs à l'époque de la Russie impériale et de démontrer que la *Table des rangs*, au-delà de ses nombreuses fonctions administratives, peut aussi servir de grille de lecture des œuvres littéraires.

AUTEURS

ANDREAS SCHÖNLE

Queen Mary, London